

Mise en ligne : 12 septembre 2017.
www.entreprises-coloniales.fr

DÉCORTIQUERIE DE TENDRO

Une création de Léon Subergie,
fondateur de la Cie occidentale de Madagascar

www.entreprises-coloniales.fr/madagascar-et-djibouti/Subergie_1902-1934.pdf

(*Le Journal officiel de Madagascar*, 25 novembre 1903)

Sont arrivés à Tananarive, pendant la semaine du lundi 16 novembre, au dimanche 22 novembre 1903. MM. ... Subergie, Bergès et Chaplin¹, ingénieurs...

INAUGURATION
DE LA
DÉCORTIQUERIE DE TENDRO
Utilisation industrielle des chutes de Farahantsana
(*Le Journal officiel de Madagascar*, 13 février 1904)

Mercredi dernier, 10 février, le gouverneur général s'est rendu à Tendro où, sur l'invitation de M. Léon Subergie, il a assisté à l'inauguration de l'usine pour la décortication du riz que notre compatriote vient de monter dans cette région.

Une quarantaine d'invités, comprenant des fonctionnaires et officiers, plusieurs colons et notabilités indigènes s'étaient également rendus à l'appel de M. Subergie et avaient tenu ainsi à lui témoigner l'intérêt qui s'attache à la réussite de son entreprise.

Il n'est pas exagéré de dire que l'ouverture de l'usine de Tendro fera époque dans l'histoire du développement industriel et économique de la région centrale. Elle constitue, en effet, la première application dans la Colonie d'une source de puissance pour ainsi dire née d'hier — nouvelle en dehors même de Madagascar — si l'on considère qu'il y a vingt ans à peine, on n'en avait fait encore que de très timides essais en France et dans les autres parties du monde. A ce titre, l'entreprise de M. Subergie méritait, tout particulièrement, d'attirer l'attention ; elle constitue un essai de colonisation industrielle basé sur une sérieuse étude technique préalable et, d'autre part, elle est un exemple de la confiance que des esprits intelligents et hardis peuvent avoir dans leur activité et dans leurs moyens propres pour en assurer le succès.

L'inauguration de l'usine de Tendro tirait aussi un intérêt particulier de la présence d'un savant spécialiste, M. Bergès, ancien ingénieur du corps des ponts et chaussées, qui s'est rendu à Madagascar pour étudier les conditions d'utilisation de l'énergie hydraulique dans ce pays.

M. Bergès est le fils d'un grand industriel du Dauphiné qui est l'homme ayant le plus contribué, en France, à vulgariser l'utilisation des chutes. C'est M. Bergès père qui a baptisé du nom significatif de houille blanche la nouvelle force industrielle.

Dans un article sensationnel publié par la *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} avril 1901, M. Hanotaux, ancien ministre des affaires étrangères et membre de l'Académie

¹ William Chaplin : né le 15 juin 1866 à Paris. Aîné des fils de Charles Chaplin, artiste peintre d'origine anglaise. Marié en 1890 à Marguerite Bavier-Chauffour, fille du fondateur des la Société française des charbonnages du Tonkin. Polytechnicien. Fondateur en 1905 de la Société des concessions minières de Madagascar, puis de la Madagascar Rubber Cy. On le retrouve dans les années 1920 administrateur de la Sucrerie et raffinerie de Cochinchine (Phumy) et des Hévéas de Cochinchine, toutes affaires foireuses. Officier de la Légion d'honneur comme officier de réserve.

française, indiquait dans les termes suivants, le parti que peut tirer un pays de l'énergie hydraulique et caractérisait en même temps le rôle de M. Bergès père dans le progrès réalisé à cette époque :

.....
Enfin, en envisageant les heureux effets que pourra avoir l'installation d'une industrie importante dans la région centrale, il convient de rappeler que ce résultat sera dû aussi en grande partie aux efforts de tous ceux qui, successivement depuis sept ans, ont appliqué leurs efforts, soit à la pacification, soit à la première mise en valeur de ce pays. Parmi eux, il est juste de citer les noms de MM. le général Lyautey, précédemment commandant le quatrième territoire militaire, le commandant Freystatter, commandant le section de Manankasina, et, plus récemment enfin, les administrateurs Godel et Raybaud. En développant les cultures et l'activité économique des vallées de l'Ikopa et de ses affluents, ils ont permis des installations définitives comme celle de l'usine de Tendro, qui se trouve ainsi pourvue de précieux débouchés et de centres assurés de production.

Itinéraire. — Voies d'accès. — Ressources agricoles de la région

Pour se rendre de Tananarive à l'usine de Tendro, on peut choisir entre trois routes suivant le moyen de transport dont on dispose. En voiture, automobile ou autre, à cheval ou à bicyclette, on suivra jusqu'à Mahitsy, la grande route de l'Ouest ; on s'engagera ensuite sur une digue fort bien entretenue, assez large pour livrer passage aux voitures et qui, prolongée par un tronçon de route en pente douce, permet d'atteindre facilement les hauteurs de Tendro. Sur cet itinéraire, le parcours est de quarante kilomètres ; il exige, suivant la vitesse des moyens de locomotion, de une heure et demie à quatre heures. Il convient de remarquer qu'en dehors des environs immédiats de Tananarive et des vallées de la Mamba et de la Moriandro coupées par la route, ce tracé, se développant en grande partie sur des mamelons à végétation pauvre, ne peut donner une idée exacte de la valeur agricole du pays traversé.

Pour se rendre à Tendro en filanjana, il est de beaucoup préférable de suivre l'ancienne route de l'Ouest, le long de l'Ikopa, jusqu'à Andriantany, et, en ce point, de prendre la traverse qui débouche à Soavinimérina, dans la vallée de la Moriandro. Le trajet se fait très facilement en cinq heures (34 km).

Enfin, on peut aussi faire le voyage en pirogue en s'embarquant à Isotry et en descendant l'Ikopa jusqu'à Tendro. Ce dernier mode, qui est le plus économique, offre aussi cet avantage qu'il permet de se rendre compte de la richesse en riz de toute la région située entre Tananarive et l'usine de Tendro.

Le voyageur voit ainsi défiler sous ses yeux non pas seulement les rizières de l'Ikopa, mais aussi, dans le lointain, celles non productives des vallées de la Sisaony et de l'Andromba. Ces trois vallées, convergeant en amont de Tendro, pourront, par la suite, permettre d'amener en ce point, et en aussi grande quantité que le comportera le rendement de l'usine, une notable partie de la récolte en riz de la région centrale de l'Iméina.

D'autre part, en amont de Tendro, l'Ikopa traverse de vastes marais qui, drainés et aménagés, seraient, par leur transformation en rizières, en mesure de fournir une nouvelle source de richesse à ce pays. C'est, d'ailleurs, de ces marais que les indigènes tirent aujourd'hui les joncs avec lesquels ils confectionnent les sobika et les sacs destinés au transport du riz.

A la pointe de l'îlot de Manankasina se trouvent les concessions de MM. Couesnon et Louveau. Des monographies publiées à diverses reprises par le *Journal officiel* ont relaté les essais intéressants pratiqués et les résultats obtenus par nos compatriotes, notamment pour l'acclimatement des céréales européennes telles que le blé et le seigle.

Dans l'Ouest d'Ambohidratrimo, l'Ikopa devient plus encaissé. Il est bordé parfois de falaises à pic qu'il longe en faisant de nombreux méandres, jusqu'au moment où il débouche dans la vallée de la Moriandro, près du gros village de Soavinimerina, tout

proche de Tendro, qui forme pour ainsi dire le point central de la production du riz dans région.

Au sud, se trouve le gouvernement d'Ambatomanga, dont le Talata d'Ambohijina est très fréquenté ; ce gouvernement compte une population de 17.000 habitants qui cultivent 2.400 hectares de riz. On y a récolté 390.000 vata de paddy en 1903, soit près de 4.400 tonnes.

Au nord, le gouvernement du Marovatana est plus riche encore ; ses deux gros marchés de Mahitsy et d'Alarobia fournissent la plus grande partie du riz reçu par Tananarive. La population du Marovatana est de 29.000 habitants, produisant près de 10.000 tonnes de riz. Mahitsy est non seulement le point de concentration des riz du Marovatana, mais aussi de tous ceux de Tsimafy et de la province d'Ankazobe. Toutes ces richesses peuvent venir se concentrer à Tendro, soit par pirogues en utilisant l'Ikopa, l'Andromba, la Sisaony, la Moriandro, soit jusqu'à Mahitsy par la route de l'Ouest, qui charrie journellement les produits d'Ankazobé et de Fiahonana.

Enfin, comme on l'a déjà indiqué, une route de digue en bon état fait communiquer Mahitsy et les usines. De même les riz du Sud peut atteindre l'Ikopa par de bons chemins qui sont praticables même pendant la saison des pluies., Ces quelques indications topographiques montrent que la position de Tendro a été heureusement choisie au centre d'une région où peuvent aboutir facilement tous les produits du Nord et de l'Ouest de l'Imérina. Enfin, son port sur l'Ikopa, dont l'aménagement, déjà commencé, va se poursuivre, permettra, d'autre part, de porter à Tananarive par voie d'eau les produits manufacturés et de recevoir avec un fret minimum les matières première et les approvisionnements nécessaires.

Au delà de Tendro, à hauteur du village de Farahantsana, commencent les rapides qui se succèdent sur l'Ikopa jusqu'à Maevatanana et rendent impossible la navigation ininterrompue de ce fleuve.

A Farahantsana, après avoir couru tumultueusement au milieu d'îlots couverts de roseaux et baigné la petite île de Nosi-Ambo, toute couverte de lilas de Chine, de manguiers, d'aloès, etc., il tombe à pic de 14 mètres en projetant en l'air des colonnes de vapeur et de buée. La chute se répartit sur plusieurs blocs énormes de rochers d'une largeur totale de plus de 200 mètres ; au delà (voir le croquis), la rivière se resserre soudain au pied de l'île Nosi-Bé et franchit avec vitesse un long couloir ; puis elle s'épanouit tranquillement en une large nappe à hauteur de la turbine. On trouverait difficilement une situation mieux appropriée à l'installation d'une force motrice et permettrait d'appliquer plus complètement les données de la théorie. Nous allons indiquer maintenant ce qui a été fait à ce point

L'installation

M. Suberbie a utilisé la hauteur totale de chute, soit 30 mètres, ce qui devait lui permettre de réduire au minimum le débit et, par suite, le poids du matériel à employer. Ce débit a été calculé pour fournir environ 75 chevaux sur l'axe de la turbine (soit 250 litres par seconde) ; on obtient ainsi une énergie suffisante, non seulement pour actionner la rizerie, mais encore pour pouvoir y faire, par la suite, d'importants agrandissements.

Il est superflu d'ajouter que la quantité d'eau fournie en ce moment à la turbine ne représente qu'une partie absolument infime de l'énergie dont la chute de Farahantsana permettrait de disposer. Des calculs de jaugeage très précis faits récemment par M. l'ingénieur Bergès ont démontré, en effet, que le débit d'étiage de l'Ikopa ne doit que très rarement tomber au-dessous de 25 mètres, ce qui, pour la seule chute de Farahantsana, représente un minimum toujours disponible de 7.000 chevaux sur l'arbre des turbines.

Comme l'indique le croquis joint, la prise d'eau se trouve à l'ouest de l'île de Nosi-Be ; un canal de 400 mètres de développement amène l'eau dans une conduite forcée en tôle d'acier rivée, dont la résistance a été exactement calculée ; cette conduite sert en

quelque sorte de véhicule à l'énergie hydraulique ; elle la déverse dans la couronne extérieure fixe de la turbine et la roue mobile de celle-ci, entraînée sous l'effet de la pression et de la vitesse de l'eau, fournit sur l'arbre la force de 75 chevaux (frottements déduits) qui a été indiquée ci-dessus. La turbine, d'un modèle spécial appartenant à la maison Esscher-Wyss, de Zurich, actionne deux dynamos de 650 volts et 45 ampères ; ces dynamos ont été construites en France par les ateliers Postel-Vinay, acquis par la Compagnie Thomson-Houston.

Si la situation de Nosi-Be convient parfaitement pour la production de la force motrice, par contre elle se prête mal à l'installation d'une usine de fabrication. L'accès en est, en effet, difficile par voie de terre et impossible par voie fluviale. Par contre, l'emploi de l'électricité à haute tension permettait de transporter facilement la force motrice en un point plus favorable au point de vue commercial. C'est dans ces conditions que M. Suberbie, mettant à profit les derniers progrès de l'industrie électrique, a été amené à construire sa décortiquerie à 3 kilomètres en amont de l'usine génératrice de Nosi-Be, sur une croupe où s'élevaient seulement quelques cases indigènes formant le petit village de Tendro. En ce point, on se trouvait à portée immédiate d'une voie de communication naturelle, l'lkopa, qui permettait d'amener à l'usine et sans grands frais le paddy de l'Imérina et de transporter les riz blancs à Tananarive.

Un petit port est en construction au pied de la colline de Tendro et les travaux, momentanément arrêtés par la saison des pluies, seront repris avec activité dès la fin de l'hivernage. L'installation comprendra : un quai d'embarquement avec hangars pour mettre les marchandises à l'abri, des voies Decauville et des plans inclinés automoteurs pour monter le paddy à l'usine et en descendre le riz. Enfin, une pompe mue électriquement alimentera un grand réservoir placé au point culminant de la colline pour fournir l'eau potable au personnel et constituer une réserve en cas d'incendie.

Deux câbles métalliques de 3 kilomètres de longueur, sur poteaux munis de paratonnerres, transportent la force de Nosi-Be à Tendro avec une déperdition très faible, qui atteint à peine 8 %. L'usine peut donc disposer actuellement et en permanence d'une puissance de 65 à 70 chevaux, quantité bien au-dessus de ses besoins, et permettant, par conséquent, d'étendre considérablement l'installation.

Deux dynamos réceptrices semblables aux génératrices reçoivent le courant transmis par les câbles et actionnent les divers appareils de la décortiquerie.

Ce n'est pas un mince sujet d'étonnement pour les Malgaches visitant l'usine que de voir tourner les deux dynamos et fonctionner toutes les machines sous l'action d'une force invisible. Les plus intelligents demandent des explications qui, si détaillées et si complaisantes soient-elles, leur paraissent toujours obscures parce qu'elles se heurtent à une ignorance absolue des phénomènes électriques. Un grand nombre d'autres indigènes, les campagnards surtout, ne cherchant même pas à comprendre, se contentent de dire : *Zava-bazaha* (chose de vazaha) et envisagent seulement la perspective de leur paddy décortiqué vite et à bon marché.

Indiquons maintenant rapidement les principales opérations du décorticage.

De l'étage des magasins, le paddy se déverse par son propre poids dans un wagonnet qui roule ensuite sur un plan incliné et qu'un manoeuvre vide dans une grande caisse à l'une des extrémités de l'usine. Un élévateur à godets remonte ce paddy et le verse sur des tamis qui retiennent les pailles et les graviers pendant qu'un ventilateur enlève la poussière.

Le paddy nettoyé passe ensuite sous la meule à décortiquer, qui sépare les grains de la balle. Un ventilateur reçoit grain et balle et envoie cette dernière au 2^e étage de l'usine. Mais, malgré tous les soins apportés au réglage des meules, quelques grains de paddy, les plus petits, sont mélangés au riz décortiqué sans être débarrassés de leur écorce. Un ingénieux appareil, le plansichter, fait le triage de ce paddy et le renvoie dans la caisse de départ. Cet appareil se compose de trois rangées de tôles superposées, sur lesquelles vient tomber le mélange de paddy et de riz et qui ont une légère

inclinaison. Un mouvement de va-et-vient éparpille les grains et le paddy monte sur les tôles, pendant que le riz descend.

Le riz qui sort du plansichter est rouge et contient beaucoup de farine. Le moulin à blanchir lui donne un bel aspect lustré que les riz malgaches n'ont jamais eu jusqu'à ce jour. En même temps, la farine rouge est soigneusement recueillie à part pour servir à l'alimentation des animaux, qui en sont très friands.

Le classement des riz décortiqués se fait dans un dernier appareil qui sépare les riz intacts, en beaux grains blancs, de ceux dont le grain a été brisé pendant la série des transformations. La dernière machine déverse le riz dans les sacs qui serviront à l'expédition.

Toutes ces opérations se font sans qu'aucun ouvrier ait à intervenir. Un contremaître et un aide suffisent à assurer la marche de l'usine et le réglage des appareils. Le paddy monte par les élévateurs et descend par des tuyaux en fer-blanc sans aucune manutention. Deux ouvriers suffisent pour enlever les sacs pleins, les coude, les peser et les remplacer par des sacs vides.

Les appareils de la décortiquerie peuvent passer à l'heure une tonne de paddy, ou 20 tonnes par 24 heures, en travaillant nuit et jour. Le rendement annuel de l'usine peut donc être estimé à un minimum de 6.000 tonnes de paddy traité. Ce chiffre paraît considérable, mais, lorsqu'on le rapproche de la production du pays, il faut reconnaître que l'usine de Tendro est encore loin de pouvoir absorber toute la récolte de la contrée (de 25 à 30.000 tonnes) ; c'est en raison de ce fait que M. Suberbie l'a outillée d'une force motrice suffisante pour permettre facilement des agrandissements.

Dès à présent, l'usine comprend plusieurs magasins, dont un de 400 tonnes ; de nouveaux magasins plus spacieux seront prochainement construits et recevront un outillage permettant de faire automatiquement toutes les manutentions. Un autre magasin de 160 mètres carrés est destiné à recevoir les produits manufacturés ; on doit y ajouter des appareils automatiques qui transporteront le riz de l'usine et feront la mise en sac et la pesée.

L'usine se complète par un petit atelier où est installé un moulin pour traiter les brisures et faire de la farine de riz. La farine qui sort de ce moulin, aussi fine que celle de froment, pourra rendre des services pour l'alimentation des Malgaches. Mélangée à de la farine de froment, elle produira un pain de bonne qualité et légèrement meilleur marché que le pain ordinaire. Des essais de vulgarisation ont été faits dans ce sens et semblent devoir donner de bons résultats.

Le moulin à farine de Tendro peut moudre toutes sortes de grains. Il a déjà traité du froment de Madagascar, provenant de la concession de M. Couesnon. Au banquet qui a suivi l'inauguration, M. Suberbie a fait servir à ses invités du pain fabriqué par M. Ricco avec de la farine de cette provenance.

L'usine de Tendro a produit aussi, dans les mêmes conditions, de la farine de seigle, dont le grain provenait également de la concession de M. Couesnon. Le moulin peut enfin traiter la balle de paddy et donner un fourrage de première qualité. Il convient d'ajouter en passant que de essais sont tentés actuellement un peu partout, notamment aux batteries d'artillerie de Tananarive, pour utiliser la farine rouge comme aliment pour les bestiaux et les animaux de trait. On espère pouvoir substituer cette farine au paddy et augmenter la ration grâce au bon marché de la nouvelle denrée. La balle elle-même est un bon complément de la farine ; elle pourra donner du coffre aux animaux et remplacer avantageusement le foin et la paille, si difficiles à se procurer à Madagascar.

En résumé, on a prévu, dès à présent, l'utilisation de tous les sous-produits de la fabrication et la possibilité de leur donner une valeur commerciale qu'ils n'avaient pas encore obtenue. C'est ainsi que l'usine s'est mise à même de produire, aux cours actuellement pratiqués, des riz de qualité supérieure, exempts de graines étrangères, de poussière, de farine et de brisures.

L'avenir de la rizerie de Tendro se présente donc dans des conditions favorables, dues

aux sérieuses études préalables qui ont été faites, comme aux capitaux qui ont été engagés et il est permis d'espérer qu'une impulsion méthodique et un caractère vraiment industriel et technique donnés à l'entreprise en assureront définitivement le succès.

Ajoutons que, d'après les prix que la direction de l'usine se propose d'établir, les indigènes qui recourront au décortiquage mécanique obtiendront, outre l'avantage de la rapidité du travail, une très notable économie sur la dépense. D'ailleurs, le travail à façon n'étant point celui que pratique ordinairement l'industrie, l'usine de Tandro cherchera de plus en plus à se rapprocher des conditions d'exploitation normales, comportant l'achat réel du paddy aux producteurs et la vente directe des riz décortiqués.

Enfin, il est important de signaler que des expériences déjà nombreuses du service de santé de Madagascar établissent que les épidémies de bérubéri chez les populations et les troupes indigènes n'atteignent que celles qui consomment des riz importés et laissent complètement indemnes celles qui se nourrissent uniquement de riz de Madagascar. C'est ainsi qu'une atteinte de bérubéri signalée il y a quelques mois dans la garnison sénégalaise de Diego a disparu très rapidement après la substitution du riz malgache au riz importé. Des constatations analogues ont été faites sur les chantiers du chemin de fer.

Sous réserve des résultats de l'étude complète qui se poursuit actuellement à ce sujet, on peut donc envisager dès à présent la possibilité d'avoir à considérer l'exportation du riz de l'Imérina comme une nécessité sanitaire, aussi bien pour les côtes de Madagascar que pour les colonies les plus voisines.

A ce titre, comme au point de vue économique, l'industrie de la décortication est donc intéressante, en ce sens que le traitement rapide obtenu par les machines pouvant alimenter abondamment l'exportation des riz blancs, facilitera par là même l'extension des cultures et augmentera l'intensité de la production.

L'inauguration

Le gouverneur général, accompagné de Mme et Mlle Gallieni, est arrivé à 9 h. 1/2, en automobile, à Farahantsana.

Reçu à son arrivée par M. Suberbie, entouré du personnel de l'entreprise, il a visité successivement toutes les parties de l'installation de production de force et a demandé à ce sujet aux ingénieurs des détails techniques sur les conditions d'utilisation et de rendement. Il convient de remarquer que l'lkopa qui, à sa période d'étiage, peut descendre à 25 mètres cubes seulement de débit, offre actuellement, en raison de la saison, un débit qu'on peut apprécier à 500 à 600 mètres cubes, pouvant fournir théoriquement de 150.000 à 180.000 chevaux. Mais, comme on l'a déjà indiqué, c'est uniquement sur la période d'étiage, c'est-à-dire sur une puissance minima de 7.000 chevaux, qu'il faut calculer l'utilisation possible de l'énergie hydraulique.

De Farahantsana, le général et les autres invités se sont rendus en filanjana à Tandro, qui se trouve à 3 kilomètres et demi en amont et où une foule considérable de Malgaches était accourue de tous les villages environnants pour assister à la mise en marche de l'usine.

Le gouverneur général a saisi cette occasion pour faire un *kabary* aux indigènes, en vue de leur indiquer le but de l'entreprise, le progrès qu'elle réalise sur les anciens procédés de décortication du riz, et, d'une manière générale, les services que cette première installation industrielle peut rendre à la contrée.

L'usine ayant été ensuite mise en marche par les soins de M. l'ingénieur Kirmse, le chef de la Colonie et les invités l'ont visitée en détail, se rendant compte de toute la série des opérations et du bon fonctionnement des diverses machines.

La matinée s'est terminée par un déjeuner offert par M. Suberbie à ses invités ; parmi ceux qui avaient pu se rendre à Tandro, se trouvaient le général, Mme et Mlle Gallieni, le général et Mme Vimard, le colonel et Mme Roques, M. et Mme Richard, M. Loussert,

M. et Mme Léon Martin, le commandant et Mme Schmidt, MM. le commissaire Noguès, Jully, Raybaud, Berthier et Guyon, Bergès, Chaplin, Justin Subergie, Bourdariat, Cotte, Fantou, Saint-Martin, Joly, le capitaine Gruss, Kirmse, Hollenstein, M. et Mme Ratelifera, Rasanjy, Rabibisoa.

Au dessert, les discours ci-après ont été successivement prononcés. M. Subergie, s'adressant au chef de la colonie, s'est exprimé en ces termes :

MON GÉNÉRAL,
MESDAMES ET MESSIEURS,

Mon premier devoir, et c'est avec la plus grande satisfaction que je l'accomplis ici, est d'adresser l'expression de ma reconnaissance au chef de la colonie, qui a bien voulu honorer de sa présence cette fête privée de l'industrie avec le concours de ses plus éminents collaborateurs.

Parmi eux, j'aperçois M. le colonel Roques, qui, malgré la charge écrasante de ses fonctions de directeur des travaux publics et du chemin de fer, n'a pas hésité à se joindre à nous et à porter ici l'autorité de sa haute compétence dans l'appréciation de nos efforts.

Je tiens également à saluer M. le général Vimard ; M. Noguès, chef des services administratifs ; M. Loussert, chef du service des domaines ; M. le commandant Schimdt, directeur de l'artillerie ; M. Raybaud, chef de la province à laquelle appartient Farahantsana ; M. Berthier, administrateur-maire de Tananarive, et M. Charles Martin, directeur du Comptoir national d'escompte de Paris [CNEP]. Et à vous, messieurs, bienvenue et merci.

Je tiens aussi à saluer respectueusement madame Gallieni et vous, mesdames, qui n'avez pas craint d'affronter les fatigues d'une longue course pour venir rehausser de votre gracieuse présence l'éclat de cette réunion.

Je n'aurais garde d'oublier mes vieux amis, MM. Georges Richard et Jully, qui, avec moi, ont été parmi les premiers pionniers de l'œuvre française à Madagascar, non seulement par la plume et par la parole, mais surtout par les actes.

Je regrette que l'exiguïté de cette salle ne m'ait point permis d'étendre mes invitations à plus d'amis et de colons de Tananarive, que j'eusse été si heureux d'avoir auprès de moi en cette occasion.

Je souhaite aussi la bienvenue à M. le gouverneur principal Rasanjy, à MM. Ratelifera et Marc Rabibisoa, auprès desquels j'ai, à toute époque, trouvé un précieux concours et dont l'esprit, vous le savez, Messieurs, est depuis longtemps ouvert aux idées de progrès et de civilisation.

Mesdames et Messieurs, avant d'aller plus loin, je tiens beaucoup à rappeler le nom de mon ancien collaborateur et ami Jean Castex, si malheureusement enlevé par la mort, presque au moment où il allait voir ses efforts couronnés de succès, en présence de ces usines si habilement construites et installées par M. l'ingénieur Kirmse, dont nous avons tous apprécié la compétence, les connaissances techniques et l'activité.

Ces usines, mesdames et messieurs, ne doivent pas être considérées seulement au point de vue de leurs proportions relativement modestes, mais surtout comme l'affirmation d'une pensée qui, depuis de longues années, me hantait : celle de la transformation industrielle d'un des principaux produits de Madagascar, le riz, non seulement au meilleur profit de la consommation locale, mais encore en vue de l'exportation.

Ces usines sont donc la réalisation que j'ai voulu poursuivre d'une idée industrielle par l'application et l'utilisation de la plus importante source d'énergie électrique, que nous offre l'Imérina.

Vieux Malgache, j'ai toujours considéré le plateau central de l'île comme une terre où nous pouvons vivre dans les meilleures conditions climatériques et créer des familles françaises, comme un pays où nos compatriotes d'outre-mer pourraient trouver un vaste champ à leur activité et prospérer tout en enrichissant la mère-patrie.

Cette idée, qui me fut toujours chère, a pris un caractère plus vif et plus précis au moment où l'annexion de la Grande-Île a fait tomber le dernier obstacle à sa réalisation.

J'ai voulu apporter ma pierre à l'édifice auquel, vous, mon Général, et vous tous, Messieurs, travaillez avec tant d'opiniâtre dévouement depuis bientôt huit années ! J'ai cru que le mieux était de démontrer à nos compatriotes et aux nouveaux sujets de la France que l'industrie était possible en Imérina.

A cet effet, je vous ai demandé, mon Général, et vous m'avez accordé les chutes de l'Ikopa, s'échelonnant, en un admirable système d'ensemble, de Farahantsana à Farariarana.

Dès lors, malgré les difficultés et la cherté des transports, je n'ai pas voulu attendre le chemin de fer pour une première mise en valeur partielle de ces chutes, en les utilisant pour actionner la première décortiquerie.

Toujours désireux de travailler en vue de l'avenir, j'ai voulu voir ces chutes porter à d'autres industries, grâce à l'électricité, le précieux concours de leur puissance et j'ai fait appel à un technicien bien connu, mon ami M. Bergès, qui, mieux que je ne saurais le faire, vous dira ce que vous pouvez attendre de cette merveilleuse et nouvelle application de la science humaine.

Je termine, mesdames et messieurs, en renouvelant à M. le général Gallieni et à vous tous, mes bien sincères remerciements.

La présence du chef de la colonie à l'inauguration des usines de Farahantsana n'est pas seulement à nos yeux un nouveau témoignage de la haute et bienveillante sollicitude qu'il tient à donner, même au milieu des graves et multiples préoccupations de son administration, à toutes les entreprises privées qui concourent au progrès général dans la Grande-Île. J'y vois pour moi personnellement une première récompense à mon inébranlable confiance dans l'avenir de Madagascar et à mes efforts persistants. J'y vois aussi un encouragement à les poursuivre et à réaliser de plus en plus l'ensemble de projets que m'ont dictés mon expérience acquise, mon amour de ce pays devenu à jamais devenu à jamais terre française et ma volonté d'y faire œuvre vraiment utile.

Mon général,

Je lève mon verre en votre honneur et en l'honneur des hôtes distingués qui ont bien voulu répondre à mon invitation.

M. Bergès a exposé ensuite, dans l'allocution ci-après, d'intéressantes considérations sur les applications de l'énergie hydraulique et de l'électricité au développement d'un pays et, en particulier, sur le parti qu'on peut en tirer à Madagascar.

.....

Le gouverneur général a répondu dans les termes suivants :

MON CHER MONSIEUR SUBERBIE,

.....

J'ajoute que j'ai pleine confiance dans les résultats que vous obtiendrez, d'abord en raison de la collaboration de M. Chaplin, dont la compétence sera pour votre entreprise un précieux élément de succès, ensuite parce que les indigènes de la contrée, instruits par l'occupation française, comprennent aujourd'hui la nécessité du développement industriel et apprécient les avantages qu'ils pourront en retirer.

Parmi les autres collaborateurs qui vous ont si utilement secondé, je me plais à féliciter ici M. Kirmse, l'habile technicien qui a dirigé la construction et le montage de l'usine. Enfin, je répondrai aux sentiments de tous en citant M. Castex, auquel, au moment de sa mort, nous avons payé un légitime tribut de regrets.

.....

M. Rasanjy a traduit ensuite comme il suit les sentiments de la population indigène et l'impression de progrès par la civilisation que l'utilisation de la force hydraulique et la mise en marche de l'usine laisseront dans l'esprit des habitants de la contrée.

MON GÉNÉRAL,
MESDAMES, MESSIEURS,

A l'occasion de l'ouverture de cette usine qui va permettre de décortiquer rapidement le riz d'une des régions les plus fertiles et les plus productives de l'Imérina, permettez-moi d'associer les populations malgaches à cette fête et d'affirmer qu'elles comprennent la portée de cette cérémonie d'inauguration.

Initiés par la France à la civilisation, instruits dans les écoles et dans les kabarys des bienfaits qu'ils peuvent attendre du développement de l'industrie, les habitants de cette contrée se font une joie d'espérer qu'aidé par les habiles ingénieurs qui l'entourent, M. Suberbie réussira dans sa belle et féconde entreprise.

.....

Enfin, M. Richard a évoqué dans un fort gracieux discours le souvenir de la participation de Mme Léon Suberbie aux travaux de son mari, y ajoutant comme conclusion un aimable et délicat hommage au rôle, fait d'abnégation et de dévouement, que la femme française joue aux colonies. Voici le discours de M. Richard :

MON GÉNÉRAL,
MESDAMES, MESSIEURS,

.....

Sauf les anciens de Madagascar, peu nombreux nous sommes dans cette assemblée à avoir l'honneur de connaître la compagne si distinguée du colon courageux et opiniâtre au succès mérité duquel nous applaudissons aujourd'hui ; mais, tous ici nous avons entendu parler du dévouement de Mme Suberbie qui, la première parmi les Françaises, vint se fixer à Tananarive avec son mari au commencement de 1887.

En 1887, mesdames et messieurs, cela veut dire presque au lendemain de la première campagne de guerre — dont j'aperçois encore parmi nous quelques rares acteurs (Il y a en effet vingt ans de cela !)

En 1887, c'est-à-dire au moment où, à la lutte par les armes, venait de succéder, dans cette île si convoitée, si disputée à la France, la rivalité ardente et opiniâtre entre étrangers, rivalité par l'esprit d'initiative et par l'esprit d'entreprise, dont Léon Suberbie fut alors la plus remarquable personnification à Madagascar.

Auprès de lui, Mme Suberbie, pour la première fois et seule parmi les rares Européennes de cette époque, personnifiait, de son côté, tout ce que la femme française offre d'intelligence active et d'inlassable dévouement, afin d'aider notre compatriote à entreprendre et à poursuivre ses vastes desseins.

Bientôt le champ d'action de Léon Suberbie ne tardait pas à se déplacer de Tananarive vers le Boeni au climat terriblement chaud, humide et fiévreux.

Mme Suberbie n'hésite pas à quitter les douceurs de Tananarive, le ciel béni de l'Imérina, pour accompagner son mari dans cette brûlante et désertique région, où, plusieurs années durant, elle l'assistait dans ses études, dans ses travaux et dans ses efforts.

Et, si aujourd'hui nous ne la voyons pas auprès de lui, ce n'est certes point faute du désir de l'accompagner encore, mais par impossibilité pour les raisons énoncées plus haut.

Toutefois, nous pouvons être persuadés qu'elle est au milieu de nous par la pensée.

Par son intelligence et par sa foi en l'énergie de son mari, elle a su comprendre que Léon Suberbie n'a pas encore achevé sa belle mission de pionnier en ce pays de Madagascar, auquel il a déjà consacré tant de forces pendant plus d'un quart de siècle et malgré de très grandes difficultés.

Grâce à son cœur, Mme Subergie a su se donner à elle-même le courage d'accepter une séparation d'autant plus pénible que son mari relève à peine d'une rude épreuve, d'une maladie à ce point grave que, pour beaucoup de ses amis, la nouvelle de sa convalescence fut, pour ainsi dire, la nouvelle d'une résurrection.

Proclamer, en cette circonstance, le dévouement, l'énergie morale d'une de nos compatriotes, n'est-ce pas, en même temps, rendre hommage à la femme française dont nous voyons ici la représentation heureuse en votre personne. Madame, vous qui avez laissé les beaux rivages de la Côte d'Azur et bravé tant de fatigues pour venir rejoindre le général à Madagascar, en vous aussi, Mesdames, vous qui contribuez tant à nous aider dans nos tâches respectives, sur cette terre si éloignée de la mère-patrie et des précieuses affections que nous y avons laissées.

Aussi bien, mon général, mesdames et messieurs, c'est répondre, j'en suis certain, au sentiment unanime de cette assemblée que de vous proposer de lever nos verres en associant dans les mêmes souhaits de santé, de bonheur et de prospérité, la gracieuse et vaillante compagne et les chers enfants de notre compatriote et ami Léon Subergie.

A Madame Subergie
et à sa famille.

Un peu avant deux heures, les invités se sont séparés et ont regagné Tananarive par des itinéraires différents, emportant le meilleur souvenir de cette fête d'inauguration et aussi l'espérance qu'elle sera la première étape d'un essor industriel méthodiquement et scientifiquement conduit, c'est-à-dire à peu près assuré d'un définitif succès.
